

La femme en bleu

Mélissa Verreault

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64555ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Verreault, M. (2011). La femme en bleu. *Moebius*, (129), 45–50.

MÉLISSA VERREAUULT

La femme en bleu

Madeleine avait demandé une journée de congé pour aller à son rendez-vous. Elle est arrivée à l'heure, un peu à l'avance même, il était neuf heures vingt-quatre. Il y a du retard dans l'horaire. Elle se doutait que ce serait le cas, cependant, elle ne désirait pas prendre de chance. Mieux vaut attendre que de rater son tour, s'était-elle dit. La phrase ne venait pas de Madeleine, elle l'avait lue dans un livre sur la pensée positive.

Les haut-parleurs finissent par cracher son nom, littéralement : les mots sont noyés dans une marée de postillons et de raclements de gorge. Une dame cernée lui remet une jaquette bleue et des pantouffles en lui rappelant qu'elle doit enlever seulement le haut, y compris les bijoux. Madeleine porte la main à son cou. Même si elle aurait préféré garder son pendentif, elle fera comme on le lui demande. Si elle le met dans la poche de son pantalon, il devrait quand même la protéger, non ? Jésus n'a pas répondu quand elle lui a posé la question.

Madeleine a mis cinq minutes pour comprendre dans quel sens allait la jaquette bleue. Il y a trop de tissu. Le vêtement est si ample, il donne l'impression que ses seins sont mous et rabougris, telles deux pommes oubliées dans le réfrigérateur. Pourtant, elle a une poitrine plutôt ferme pour son âge. Trop de tissu, malgré cela, les reins demeurent à découvert. Madeleine garde sa main derrière son dos et pince le coton, pour éviter d'être dévoilée davantage. Elle entre dans la salle de radiographie et l'infirmière, une quinquagénaire rousse et chétive répondant au nom de Chantal pas de « e », lui dit ce n'est pas grave, personne n'arrive à les enfiler comme du monde ces maudites

chemises-là. Couchez-vous ici. Chantal pointe la table au centre de la pièce noire.

Seule la lumière d'une ampoule faiblarde permet de distinguer le contour des objets. Tout est flou, soudainement, les corps, la matière, la mémoire; Madeleine ne se rappelle plus trop pourquoi elle est là. Au mur, juste à côté de la porte, est accrochée la reproduction d'une toile de Renoir. On dirait un jardin. Ou peut-être est-ce le portrait de deux femmes qui discutent. Il est difficile de comprendre de quoi il s'agit exactement. Peut-être le cancer, peut-être pas, peut-être seulement une douleur inexplicable, comme la douleur l'est si souvent.

Madeleine n'avait aucune envie de passer cette radiographie. Son fils, à qui elle avait fait promettre de l'accompagner, a eu un empêchement de dernière minute. Éric réussit si bien, elle est fière de lui, elle ne pourrait pas lui en vouloir. De toutes façons, le médecin lui a dit de ne pas s'inquiéter, que c'était inutile pour l'instant. Que ce n'était probablement rien. Comme si elle avait imaginé cette bosse, qu'elle n'existait pas vraiment. Gaston, qui n'est pas un médecin, juste un mari qui cherche maladroitement à réconforter son épouse, lui a servi le même discours ce matin, en mangeant les deux œufs bouillis qu'elle lui avait préparés. T'en fais pas ma petite femme, ses mots ressemblaient davantage à cela. Gaston travaillait aujourd'hui. Les chantiers de construction ne ferment pas sous prétexte que votre douce moitié doit se rendre à l'hôpital pour se faire dire si elle va mourir ou non. Peu importe, elle finira par crever, comme les autres, alors pourquoi faire s'arrêter le monde de tourner. Madeleine a quand même pris la peine de préparer un goûter pour son mari. Il doit être en train de manger son sandwich au rosbif à l'heure qu'il est. Midi cinq minutes. Il y a beaucoup de retard dans les rendez-vous.

Chantal, avec ses bras constellés de taches brun orangé, place le corps de Madeleine sur la table métallique. Des veines bleues ressortent lorsque les muscles de ses triceps forcent pour déplacer les membres de la patiente et leur faire prendre la bonne pose. On ne croirait pas, à vue d'œil, que Chantal puisse être aussi forte. C'est grâce au yoga. C'est du moins ce qu'elle se plait à raconter à

Madeleine, pendant qu'elle joue avec son cou, ses mains, ses épaules, comme si elle était une marionnette. Chantal adore également le scrabble, ça l'aide à garder ses neurones actifs, c'est important lorsqu'on vieillit. Chantal aimerait beaucoup aller à Cuba cet hiver. Chantal commence à avoir faim, elle mangerait bien une soupe minestrone pour dîner. Chantal pourrait se la fermer, aussi. Madeleine ne l'écoute pas. Le silence, que l'on soit attentif ou non à ce que l'autre nous raconte, sonne de la même manière. Alors Chantal continue son monologue. Son chien Gripsy, un caniche royal pur sang, se fait vieux lui aussi, il faudra bientôt qu'elle le mène chez le vétérinaire pour son dernier voyage. Madeleine a toujours eu peur des chiens.

Des millions de petites étoiles grelottantes se dessinent sur la peau de Madeleine au contact du métal froid de la table, comme lorsqu'elle pénètre dans un bain brûlant. Le chaud ou le froid, quelle différence, cela débute par un frisson, puis, après, on ne sent plus rien. Malgré la jaquette bleue et ses pantalons demeurés en place, Madeleine n'a jamais eu l'impression d'être si nue. Sauf peut-être lors de ses trois accouchements. Gaston attendait, anxieux, dans le corridor, il ne voulait pas assister à l'événement, craignant de perdre connaissance. Les enfants sont nés avec un père dans la pièce d'à côté et ont tous été conçus dans une chambre noire. Madeleine n'a jamais été pudique, seulement, pour une raison ou une autre Gaston, lui, préférerait la toucher sans trop la voir. C'était probablement à cause de la vérité, qui a tendance à ressortir lorsqu'on n'a plus de vêtement pour se couvrir.

L'infirmière est disparue derrière son paravent vitré. Elle ordonne à Madeleine de bloquer sa respiration, le temps qu'elle prenne un premier cliché. Retenir son souffle : c'est ce qu'elle fait depuis trois semaines déjà, moment où le bon docteur Bouchard lui a suggéré de passer des tests pour s'assurer que cette bosse entre l'os et la peau, vis-à-vis les poumons, n'était pas dangereuse. OK, vous pouvez respirer maintenant. Facile à dire. L'oxygène manque, il faudrait ouvrir la porte, créer un courant d'air, ventiler un peu. La porte est fermée et la peinture de Renoir, du point de vue de Madeleine, ressemble maintenant à un grand voilier sur une mer houleuse. Madeleine ne sait

pas que Renoir n'a jamais peint de voilier, ni de bateau, ni de mer, ni quoi que ce soit qui puisse faire penser à un naufrage. Renoir préférerait les jeunes femmes fraîches aux courbes généreuses et les ombrelles de dentelle pour protéger leur peau pâle de pêche cueillie trop hâtivement. Et il appréciait particulièrement quand ses modèles avaient l'épaule découverte.

Madeleine se tient maintenant debout devant une sorte d'écran où sont tracés des carrés blancs sur fond noir. Elle fait descendre le tissu bleu sur son épaule droite, à la demande de Chantal. Madeleine aurait envie de lui raconter, elle aussi, à quoi ressemble sa vie, ou plutôt, ce qu'elle aurait pu être. Elle s'était inscrite à l'École des beaux-arts, après avoir fait le collège classique. Elle n'y a jamais suivi de cours, car elle est tombée enceinte d'Éric en juin de la même année. Cela fera bientôt quarante ans. Le temps passe si vite. Un peu moins par contre lorsqu'on est à moitié nu et qu'on a d'énormes et menaçantes machines braquées sur son corps. Encore quelques minutes puis ce sera terminé, promet Chantal. Madeleine a le bras engourdi à force de se tenir dans toutes ces positions impossibles. Voilà, vous pouvez aller vous rhabiller, le radiologiste va vous voir dans un instant. Lorsque Madeleine ouvre la porte pour sortir, une lumière crue envahit la pièce. Le rayon froid du néon vient souligner le titre du tableau accroché sur le mur. *La femme en bleu*, 1874. Elle aurait pourtant juré qu'il s'agissait d'un voilier.

Elle réenfile ses habits, qui lui paraissent soudainement trop serrés. Il n'y a pas de miroir dans la cabine, ce n'est pas une salle d'essayage. Madeleine aurait aimé se regarder un peu dans la glace, s'assurer que chaque morceau était à sa place, qu'on ne venait pas d'échanger son corps contre celui d'une inconnue. Ou de la faire disparaître. La technologie, des fois, ce que ça peut faire, il faut être prudent.

Madeleine a oublié de remettre son pendentif avant de sortir de la cabine. Elle s'en rend compte quelques minutes plus tard, une fois assise dans la salle d'attente. Une forme de pudeur l'empêche de sortir le bijou de sa poche et de le poser autour de son cou, là, devant tous ces gens qui attendent de savoir s'ils peuvent continuer de

vivre ou, du moins, de faire semblant. Elle a cru que ce geste pourrait paraître indécent.

La revue féminine que feuillette Madeleine ne l'intéresse pas. La recette de clafoutis aux cerises qu'on y donne a l'air plus ou moins appétissante. Ce numéro date d'il y a trois ans. Les jolis ensembles printaniers qu'on y présente ne doivent plus être à la mode maintenant. Cela fait si longtemps que Madeleine ne s'est pas achetée de nouveaux vêtements. Elle adore les belles choses, pourtant. C'est le temps qui lui manque. Elle pourrait peut-être se gâter cet après-midi, en sortant d'ici, se payer une petite séance de magasinage.

Le médecin sort de son bureau et, sans lever les yeux du dossier qu'il tient entre ses mains, appelle Madeleine d'une voix neutre, légèrement aiguë. Madeleine se lève d'un bond, avance vers le docteur, marche sur son foulard. Elle n'avait pas remarqué qu'il sortait de la manche de son manteau et qu'il traînait par terre. Il est tout sale maintenant.

Les yeux toujours rivés sur son dossier, le médecin invite Madeleine à pénétrer dans son bureau, y entre à son tour. En se refermant, la porte produit un bruit sourd, comme si plus jamais elle n'accepterait de s'ouvrir.

Madeleine n'ira pas magasiner finalement.

De retour chez elle, elle n'a pas du tout envie de faire ce qu'elle devrait. Soudainement, laver le plancher pour la troisième fois cette semaine ne figure plus sur sa liste de priorités. Elle décide d'appeler Céline, la voisine, elle a besoin de parler. Céline ne répond pas. Elle boira donc son thé de fin de journée seule. Ou non, encore mieux, pas de thé : du café. Le bon docteur Bouchard le lui a déconseillé, mais qu'est-ce que ça peut bien faire finalement. Du café avec de la crème.

L'heure du souper approche. Madeleine n'a toujours rien préparé. Gaston ne sera pas content, mais Gaston n'aura qu'à faire livrer quelque chose. Madeleine, elle, n'a pas faim. Elle ne cesse de penser à ses pinceaux. Elle les a cherchés tout l'après-midi, sans parvenir à mettre la main dessus. Elle a passé au peigne fin le garage, la garde-robe de cèdre, la grande valise sous le lit, celle qui contient tant

de souvenirs : rien. Tant pis, elle s'en achètera de nouveaux. Et un chevalier neuf, pourquoi pas.

En rentrant dans la maison, Gaston observe la même routine qu'à l'habitude : il retire ses grosses bottes de travail, se dirige vers la salle de bain, enlève ses vêtements souillés, conserve uniquement sa camisole et sa petite culotte, laisse traîner tout le reste sur le rebord de la baignoire, se lave le visage à l'eau froide avec le savon à mains, enfle sa robe de chambre en ratine bourgogne et rejoint sa femme dans la cuisine en demandant sans enthousiasme qu'est-ce qu'on mange. Il n'interroge pas Madeleine au sujet de ses examens. Il remarque que le couvert n'est pas mis, que la cuisinière est éteinte, que rien ne mijote sur le feu. Madeleine est assise sur une chaise et le regarde, sans sourire, sans pleurer, sans même vraiment le regarder.

— J'ai décidé de reprendre mes cours de peinture.

— Depuis quand tu fais de la peinture, toi ?

— Longtemps. Il y a trop longtemps, oui.

— Et le souper ?

— Un jour, tu vas devoir apprendre à cuisiner ton spaghetti tout seul.

Gaston ouvre le réfrigérateur, se prend une bière et va s'asseoir devant la télévision. Madeleine ne bouge pas.